

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 29

Artikel: Lè pllie villhè sein onco lè pllie bounnè : patois de la Broye
Autor: Mérine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204372>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Détrompez-vous, déclara-t-elle et ne vous fiez pas sur les apparences : je suis plus résistante que vous ne pensez. Essayez tout au moins, et si je ne vais pas d'une allure égale à la vôtre, plantez-moi en route sans façons ; je vous donne ma parole que ma présence ne vous causera aucune gêne du tout.

Un sourire d'incredulité se dessina sur les lèvres de l'hôtelier.

— De la gêne, non pas, dit-il sèchement, mais à coup sûr une perte de temps. Vous ne vous faites pas une idée des difficultés du chemin : l'argent et les supplications n'y font rien. Il faut être solide sur ses jambes. Encore une fois et avec la meilleure volonté du monde, cela ne se peut pas... N'est-ce pas, vous autres ?

— C'est bien parlé, l'hôtelier ! s'écrièrent les montagnards, aller là-haut dans ces conditions serait un crime ! Elle radote vraiment, la bonne dame.

Seul le maître d'école fut d'un autre avis.

S'avancant rapidement, il dit :

— Il y a un moyen d'arranger les choses : vous savez que le valet du Sanetsch est depuis trois jours au village, attendant qu'une accalmie lui permette de repartir avec les vivres qu'il doit transporter là-haut, à l'auberge. Son mulet est une bête robuste et sûre, ou je ne m'y connais pas ; il portera bien madame jusqu'à l'alpe d'Audon et même au-delà ; seulement, après les derniers chalets, il nous faudra prendre plus à gauche, du côté du Gstellihorn, et ne pas suivre la piste ordinaire par l'arête, où la couche de neige doit être maintenant joliment épaisse.

Gertrude saisit avec empressement la proposition du maître d'école, avant que les montagnards eussent commencé à la ruminer. Arête ou Gstellihorn, neige ou rochers, gauche ou droite, que lui importait ! Le mulet la mènerait bien !

— J'en ai déjà vu d'autres dans ma vie ! déclara-t-elle, et je monte très bien à cheval. Seulement, pour l'amour de Dieu, mes braves gens, faites en sorte que nous nous mettions en route avant qu'il fasse tout à fait nuit !

Après un conciliabule à mi-voix, les montagnards envoyèrent le maître d'école à la recherche du valet du Sanetsch. Cet homme arriva au bout de quelques instants. C'était un grand diable qui marchait les jambes écartées et qui, l'air renfrogné, s'évertuait à tirer des bouffées d'une pipe éteinte. Tout d'abord, il ne voulut rien entendre des ouvertures du maître d'école : cependant, l'hôtelier de l'Ours ayant parlé d'une

honnête récompense de ses peines, il consentit à prêter son mulet, à la condition qu'il le mènerait lui-même et qu'on ne le ferait passer en aucun cas par l'alpe d'Audon.

— Je n'ai pas de selle de dame, déclara-t-il encore ; puis, jetant un regard peu bienveillant sur le costume de cycliste de Gertrude, il ajouta : « Peut-être que la vieille selle d'homme que j'ai entrevue hier dans la grange de Meyer, le vouturier, fera l'affaire. »

En dépit de ce qu'elle y devinait de discourtois, Gertrude ne put s'empêcher de sourire en elle-même à l'idée de ce lourdaud.

Se servir d'une selle d'homme ! C'était bien la première fois que cela lui arriverait. « Mais, en fin de compte, se dit-elle, pourquoi pas cette selle d'homme ? Serait-ce un crime d'Etat que de chevaucher sur une vieille selle d'homme, quand on ne trouve pas de selle de dame ? D'ailleurs, qui me connaît dans ce trou perdu, qui sait d'où je viens, comment je m'appelle et quel est mon dessin ?

... Une selle d'homme ! c'est cela qui m'est égal ! Et puis, à la guerre comme à la guerre !

Toute sa pétulance lui était revenue.

— Allez querir votre antiquaille et votre mulet, dit-elle à l'homme, et sans lanterner, s'il vous plaît !

L'autre partit aussitôt et ne tarda pas à revenir avec sa bête. Refusant toute aide, Gertrude mit le pied à l'étrier et d'un élan souple se mit bravement à califourchon sur la selle incommodée ; puis, ayant lissé les plis de sa culotte et mis son bérét à la crête, elle s'empara d'une main des rênes et de l'autre fit siffler à deux ou trois reprises sa cravache, comme pour montrer qu'elle était prête à courir toutes les aventures.

L'hôtesse de l'Ours voulut lui donner un manteau, mais Gertrude le refusa : elle était vêtue assez chaudement et ne craignait pas la fraîcheur de la nuit, et, ayant recommandé qu'on veillât sur sa bicyclette, elle se tourna vers les montagnards et leur cria d'un ton impatient :

— En route, mes amis !

— En route donc, répéta l'homme de l'Ours, et à la garde de Dieu !

(La fin samedi.) JEAN HOINVILLE.

Lè plie villhè sein onco lè plie bounnè.

PATOIS DE LA BROYE

A Lozenna, dein lo vilhou temps, lou martsi aï z'aôs se teniâ chu la piace dau Pont, aux Halles. Accutave la quienna ci guieux

monde, et donner des conseils dans les affaires des grands ? Elzely affligée de l'aveu de mon ignorance à cet égard, appercevant sur la route un noble chevalier, suivi de ses gens, a conçu l'idée de l'intéresser au sort de l'épouse de son maître ; et je n'ai pas cru devoir combattre cette inspiration. Tel est, monseigneur, l'attentat que cette fille répentante, vous conjure de prévenir ».

— Oui, dit Elzely, un seigneur puissant tel que vous, peut sauver ma bonne maîtresse ; et tous les paysans de ce village l'entreprendroient vainement.

— Et cependant, comment le puis-je, répondit Othon, si je n'ai pas de plus amples renseignemens ? Quel est ce piège tendu pour surprendre l'innocence ? Comment, ou, et contre qui dois-je agir ?

— Le nom du ravisseur n'y fait rien, dit la jeune fille ; et j'ignore quelle est l'embûche qu'il doit tendre à sa victime. Mais je sais qu'il compte la tenir en son pouvoir dans les vingt-quatre heures, et la déposer un instant au milieu de la forêt dans la cabane du garde de chasse, qui est mon frère. Si monseigneur ne dédaignoit pas d'occuper cette cabane la nuit prochaine avec ses gens, il seroit assuré de s'y trouver demain à point nommé, et de pas manquer son but.

Grandson rêve quelques instans à ce qu'Elzely lui propose. Eh ! quoi, pour servir un objet inconnu, renoncera-t-il au bonheur si prochain, si rare, de voir ce qu'il aime... ? D'un autre côté, il voit un tyran et une victime. Images toutes puissantes sur

de Branlapantet n'avaï fê à non Savoyâ, on deçando matin qui étaï dzô de martsi à Lozenna.

— Diéro lè z'aô ? que demande Branlapantet aô martchand.

Lou Savoyâ fâ son prix, Branlapantet l'est bin d'accô et lai de :

— N'est pas tchai, ien vu six dozannés et ie fau que les compte, prenidé voutra rouillièr daf dou bets, ie vu lei déposâ les z'aô. Ein voua-que ion, dou, traï, quatre...

Quand les six dozannés fûra dein la rouillirre daf Savoyâ, ci baugro, de Branlapantet débaudonna les tsausses dou pourro martchand, que lé raffa su ses solâs et lo Savoyâ n'osâvè pas latzi les carrous de sa rouillièr de pâbre que les z'aôs ne s'atzan écllaiffâ ! Ie fû d'obedzi de restâ dein sa trista posechon tan qu'on gâpion compatecheint vigné à son séco. Peindein ci temps ci baugro de Branlapantet avaï felâ amont la tserrare dau Pont ein s'écllaifiant de rire.

MÉRINE.

Des sonnettes qui « giclient ».

Vous aviez cru peut-être jusqu'à aujourd'hui que « gicler » était un vaudoisisme. A vrai dire, il ne faut pas le chercher dans le Dictionnaire de l'Académie française.

Le *Figaro* donnait récemment une poésie extraite du livre *Eblouissements*, de Mme la comtesse Matthieu de Noailles, l'auteur de *Cœur innombrable*. Le morceau est intitulé : « Eaux de Damas » :

Que de bonheurs perdus loin des plus beaux climats Je ne verrai jamais la ville de Damas, Mais en fermant les yeux, en laissant goutte à goutte Son image filtrer dans mon âme, j'écoute Le bruit que fait son eau, si vive, paraît-il, Un bruit de printemps vert, de mille mois d'avril, Bruits de sources allant dans le jardin d'Armide, Bruits argentins, luisants, circulant, blancs éblançans, Bruits de brises qui glissent et de poissons volants. Ah ! comme je vous vois, ô douces, promptes, nettes, Qui giclez, qui tinez, obsédantes sonnettes...

Qu'est-ce qu'une sonnette qui « gicle » ? C'est une sonnette qui lance le son. Gicler est un ancien verbe signifiant lancé, dit Littré, qui ajoute dans son supplément :

« Gicler, terme populaire. Rejaillir en éclaboussant. Un maçon prenant de la chaux dans sa truelle et la faisant rejaillir de tous côtés, en l'appliquant sur le mur la chaux a giclé. On dit aussi qu'une roue de voiture fait rejaillir de la boue en entrant dans une ornière, que la boue a giclé. »

l'ame d'un vrai chevalier, vous l'emporterez sur celle même de Catherine, dans le cœur d'Othon.

Après avoir pris sa résolution, le chevalier demande un guide pour se rendre à la cabane du garde-chasse.

Grandson serre affectueusement la main du vénérable pasteur, se recommande à ses prières, et va rejoindre ses gens qui l'attendent à cent pas de là.

Othon n'eut pas cru décent de se transporter d'un quartier à l'autre sans être en état de repousser les insultes d'une soldatesque mal disciplinée. Mais pour se rendre à Belp, il n'avoit pas dû se faire suivre de tant de monde : deux écuyers, un page, un des gentilhommes qui s'étoient attachés à sa fortune, et six domestiques composoient son train. C'est avec cette petite troupe, diminuée du tiers, par l'absence de Mielwil et de ceux qui l'avoient suivi à Belp, que le chevalier prit possession à *nuil close* de la cabane du garde-chasse ; et Mielwil l'ayant rejoint vers le milieu de la nuit, ils la passèrent près d'un grand feu.

Il étoit déjà tout près de midi, et Grandson commenoit à s'impatienter de n'apercevoir *traces du ravisseur ni de la dame enlevée*, lorsque le beau page, qui depuis quelques instans faisoit sentinelles au-dessus du toit, cria de toute sa force par la cheminée : « alerte, monseigneur, les voici au galop de leurs chevaux. Ils ne sont que trois cavaliers ». Grandson met aussitôt ses gens en embuscade près de la chaumiére, leur prescrivant de disperser

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

15

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE IX (suite)

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

D e grands biens dévolus à sa malheureuse épouse tentent vivement sa cupidité ; et pour jouir de sa fortune, il se propose de l'enlever. Un piège adroitement tendu, la fera, dit-il, tomber entre ses mains ; alors, la conduisant dans le château qu'il habite, il la renfermera dans quelque cachot. Il destine à Elzely le digne emploi de sa géolière ; cette faveur odieuse la fait frissonner ; et résolue à sauver sa bonne maîtresse du sort qui l'attend, elle a pris le parti de m'avouer tout, en me demandant des conseils. Mais comment le pasteur d'un hameau solitaire pourroit-il connoître le

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.